



BUREAUX No. 25 RUE ST-THERESE. — P. O. BOITE 2144, MONTREAL.

Je me hâte de rire tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer... FIGARO.

VOL II No. 24.

MONTREAL, 29 JANVIER 1881.

1 CENT LE NUMERO.

H. BERTHELOT & Cie. Editeurs-Propriétaires.

W. F. DANIEL, Imprimeur et Administrateur.



### APRÈS NOUS LE DELUGE !

Le syndicat et les ministres fédéraux sont embarqués dans l'arche et s'éloignent avec leurs millions.

CHAPLEAU.—Reviens-donc, Johnny, tu vas m'embarquer avec Senécal !

JOHNNY.—On ne prend pas de petits canayens dans une grosse riganne comme ça. Reste comme t'es !!!

## Feuilleton

LES  
MYSTERES DE MONTREAL.

—  
DEUXIEME PARTIE

X

OU LE PERE SANSFAÇON EST DANS  
DE MAUVAIS DRAPS.

Doux heures sonnèrent.

Caraquette entendit un léger bruit, puis le grincement strident de la porto de cour sur ses gonds ronds criards par la forte gelée.

Quelqu'un s'approchait de l'écurie.

Pour ne pas être vu Caraquette se couvrit le corps avec une couverture de cheval et par un coin relevé il put observer tous les mouvements du visiteur nocturne.

Celui-ci était entré dans la cour avec précaution après s'être assuré qu'aucune lumière n'éclairait la maison du vieux charretier, il alla au fond de l'écurie et se mit à remuer les balles de foin et les bottes de paille.

Il tenait à la main une lanterne sourde qui éclaira tout à-coup le coffret.

Il ouvrit la boîte et se choisit une douzaine de pièces d'or qu'il enveloppa dans son mouchoir et plaça dans la poche de son ulster.

Caraquette n'avait pas la force physique nécessaire pour terrasser un adversaire aussi bien pris.

L'homme au chapeau de castor gris étant brave avec un revolver, mais il chiquait lorsqu'il fallait en venir aux coups de poing.

Il avait reconnu son homme et son plan était tout tracé.

Il le laissa partir sans l'inquiéter.

XI.

LA NOCE.

Doux jours après les événements que nous avons racontés le père Sansfaçon était plus guillerot que de coutume. La femme du vieux charretier faisait le grand bordas dans sa maison. Les catalognes avaient été lavées, on avait renouvelé les rideaux on papier vert de chaque fenêtre. Le poêle

à fourneau avait été miné, les tuyaux étaient vernis et tout reluisait dans la maison.

Le père Sansfaçon était tempé- rant et se tenait correct. Son at- telage avait été passé au blagu- bolle et reluisait comme s'il était neuf. Sa voiture avait passé par les mains du peintre et reluisait comme un sous neuf.

Les commères du quartier fai- saient mille cancans sur le maria- ge prochain de Mlle Ursulo Sans- façon. Ses bans avaient été publiés à l'Eglise St-Pierre et les noces devaient avoir lieu dans quelques jours.

Son futur était un homme qui allait faire les choses au grand.

Un joueur de harpe et un vio- loniste italiens avaient été enga- gés pour la soirée.

## LE VRAI CANARD.

MONTREAL 29 JANVIER 1881.

## CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centims payable d'avance, pour 6 mois 25 centims.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie,  
Bureau : 25, RUE STE-THERÈSE  
En face de l'Hôtel du Canada  
Boite 2144 P. O. Montréal.

## Un peu de statistique.

Maintenant que la question du Pacifique est résolue et qu'il n'y a plus de revenez-y faisons un peu de statistique à l'instar du rédacteur de la *Patrie* qui a calculé il y a deux semaines combien il fallait de tombereaux de charrs et d'hommes pour transporter l'argent voté pour la grande voie ferrée du Nord-Ouest.

La dette de la Puissance du Canada est de \$199,000,000. Répartie sur une population de 4,000,000 d'âmes, nous trouvons \$50 par tête.

Les Etats-Unis ont une dette de \$1,825,000,000. avec une population de 50,000,000, ce qui donne \$37 par tête. Les Yankees ont de plus la consolation de ne pas avoir un Pacifique en perspective.

Le Canada dans cinq ans aura à rembourser \$45,500,000 Y compris l'intérêt sur la dette, soit \$9,000,000 par année. Par conséquent nous devons payer cette somme à raison de \$2 par tête.

En supposant qu'un homme de peine travaille deux jours pour réaliser ce montant à quel résultat arriverons-nous ?

En disant que ces \$45,000,000 doivent être gagnés avec la sueur du peuple et admettant l'hypothèse que chaque homme fournirait sa somme de travail, combien faudra-t-il que notre population de 4,000,000 verse de gallons de sueurs en deux jours pour gagner les \$2 qu'il faudra payer pour éviter la banqueroute ?

D'abord entendons-nous. La sueur dont nous parlons sera la vraie sueur du peuple que les ministres rouges ou bleus sucent depuis un temps immémorial une sueur qui sera composée d'après toutes les lois de la chimie, c'est-à-dire qu'elle fournira de l'acide acétique, un peu de matière animale, de l'hydrochlorate de soude et un peu d'hydrochlorate de potasse, du phosphato torreux et de l'acide de fer.

Un homme d'un tempérament bilio-nerveux lymphatico-sanguin en travaillant vigoureusement dans une température moyenne de 78 degrés Fahrenheit à l'ombre, après un labeur violent

de 10 heures transpirera de manière à verser une roquille de liquide par jour, soit un demiard dans les deux jours. Qu'importe le travail pourvu qu'il s'exécute ici, qu'il consiste pour les uns à creuser le canal Lachine, à laminer de rails d'acier et à poser des nut locks sur un chemin de fer, ou que les autres corroient des peaux dans des tanneries, cela ne fera rien à chose.

Or nous avons 4,500,000 travailleurs, si chacun verse un demiard de ses sueurs nous obtiendrons 2,250,000 chopines ou 281,260 gallons. Supposons maintenant que ces 281,260 gallons soient versés dans des barriques de la contenance de 20 gallons nous aurons 14,062 $\frac{1}{2}$  barriques. Si le contenu des barriques était mis en bouteilles de trois demiards nous aurions un nombre de 1,500,000. et si les bouteilles étaient mises l'une à côté de l'autre sur un seul rang nous trouverions une ligne de 79 $\frac{1}{2}$  milles qui s'étendrait depuis Montréal jusqu'à Batiscan.

Ensuite si nous vidions toutes ces bouteilles nous aurions un lac ayant la superficie du réservoir de Montréal avec une profondeur de cinq pieds. Sur ce lac nous pourrions faire naviguer un bâtiment de 3,644 tonneaux, c'est-à-dire capable de porter la somme monnayée que la *Patrie* avait mise dans 336 charrs et 3,544 tombereaux.

Nos lecteurs n'ignorent pas que les ministres se délectent à boire les sueurs du peuple. Qu'ils se demandent combien de temps il faudrait à l'honorable M. Mousseau pour absorber toute la liqueur en supposant qu'il en prendrait un plein verre à soda tous les matins avant déjeuner en guise d'eau minérale. Disons que le verre à soda serait de la capacité d'une chopine. Alors on verrait que le président du conseil pourrait prendre son *bitter* tous les matins pendant 2,500,000 jours, soit 6,849 années et 125 jours sans compter les années bissextiles.

Il est bien entendu que Charles T..... ne travaillerait pas avec les 4,500,000 hommes parce que M. Mousseau pourrait devenir malade à la première gorgée.

Dites après cela que nous ne pouvons faire de belles statistiques dans le bureau du *Vrai Canard*.

## LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE A LONGUEUIL.

Il y a quelques semaines un citoyen considérable de Longueuil, prenait une noble initiative en fondant une société d'hommes et de femmes de lettres. Il rédigea les règlements de la nouvelle société qui devait tenir des réunions hebdomadaires dans son salon. Le cénacle littéraire était composé d'une vingtaine de jeunes gens disposés à creuser de larges sillons dans le champ des belles-lettres, et de cinq ou six demoiselles qui avaient hâte de se désaltérer à la fontaine d'Hippocrène.

Monsieur X... le président con-

voqua la première séance vers la mi-décembre. Le salon était brillamment éclairé, des fauteuils étiquetés étaient réservés pour les philosophes aux ongles roses, et la partie masculine de l'assistance resta debout pendant toute la séance.

Le discours d'inauguration du président fut un chef d'œuvre académique. Une demoiselle récita une pièce de vers de sa composition, et un commis pérorera pendant une heure sur l'esthétique et les tendances littéraires du village. Une dame se mit ensuite au piano et exécuta plusieurs morceaux difficiles. Une demoiselle fut roucouler une romance, et un monsieur récita quelques vers de Musset.

A la fin de la soirée, le maître des céans invita tous les membres du cercle littéraire à prendre un verre de vin à la santé de l'institution naissante.

Lorsque les amis des lettres eurent sablé une couple de verres de liqueurs il prononça les paroles suivantes :

*Mesdames et Messieurs,*

Nous avons en ce soir la première séance de notre cercle littéraire.

Je vous ai donné des rafraichissements mais ne vous attendez pas à être traités comme cela à chaque séance. Vous savez tous comme moi que la boisson entrave le développement de l'intelligence.

Ces paroles produisirent sur l'assemblée le même effet qu'une goutte d'eau froide jetée dans un liquide en ébullition. Il y eut un silence glacial, les figures des lettrés s'allongèrent, et on entendit de vagues rumeurs parmi les hommes.

A la séance suivante il n'y a pas eu de quorum et la société littéraire de Longueuil se débanda.

Aujourd'hui c'est une chose du passé.

## Correspondance.

Mon cher *Vrai Canard*,

Aie pitié d'un homme aburi. Je réside sur la rue St-Paul et j'ai pour voisin une demoiselle qui a deux cavaliers. L'un d'eux est un joueur de tambour du 65ième et l'autre un violoniste. Tous les dimanches c'est un véritable charivari qui dure jusqu'à 11 hrs du soir. Le militaire accompagne ses chansons sur la peau d'âne. On me dit que le violonneux fait manger de l'avoine au tambour.

Ami de la Paix.

Montréal 22 Janvier, 1881.

On nous écrit de l'Épiphanie :

Nous avons une peste dans le village. C'est une commère dont la mauvaiss langue distille les plus noirs poisons. Elle passe des remarques sur tout le monde, sème la discorde dans les familles et fait et défait tous les mariages. Son mari l'a trouvée tellement imparfaite qu'il a été obligé de se séparer d'elle. Si elle ne se pas ses calomnies je vous don =

L'heureux mortel qui allait convoler avec Ursule était Bénoni, qui pigeait le trésor des Bouctochos caché dans l'écurie du vieux cocher.

Carquette pour des raisons que nous expliquerons plus tard n'avait pas encore fait arrêter le vol et celui-ci menait la vie gaie, brûlant la chandelle par les deux bouts.

Bénoni n'y allait pas de main morte. Il avait engagé les plus beaux *Span* de Dumaine pour conduire sa fiancée à l'autel de tous les préparatifs de la nocé avaient été faits sur une grande pied.

Le jour du mariage arriva.

À huit heures du matin pas moins de douze voitures étaient arrêtées à la porte du vieux Sansfaçon.

Tous les charretiers avaient garni la mèche de leurs fouets avec des rubans roses.

La rue avait été mise en émoi par les préparatifs de la nocé. Toutes les voisines étaient à leurs fenêtres, attendant avec impatience le défilé du cortège.

Vers huit heures et demie une voiture attelée de deux chevaux-crème s'arrêtait devant la maison du père Sansfaçon.

C'était Bénoni qui venait chercher sa bien-aimée pour la conduire à l'autel.

Le marié descendit de voiture et entra dans la maison de son futur beau père.

Bénoni était tiré à quatre épingle et faraud comme un bourreau qui va faire ses Paques. Il avait un beau tuyau neuf, une boutonnière en velours marron, une cravate rose, et une chemise avec des frilles sur le devant. Il portait des pantalons noisette et des bottines en cuir à patente.

Ses doigts étaient emprisonnés dans une paire de gants de kid vert et le bout de son mouchoir blanc sortait avec avantage de la poche de côté de sa bougrine.

Après avoir salué le père et la mère Sansfaçon qui lui offrirent la goutte, il annonça aux invités qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il fallait partir au plus-tôt.

Ursule sortit de sa chambre en toilette de mariée. Elle était à croquer. Elle s'était fait crêper les cheveux par un perruquier et sur chacune de ses tresses elle s'était posé deux beaux acrocœur. Elle portait une magnifique robe en gros de Naples et des souliers en satin blanc.

Sa figure était couverte par un léger incarnat et ses yeux brillaient des feux du désir.

Elle s'était corsée très serré et sa taille était ravissante d'élégance.

Un bouquet de fleurs s'épanouissait à sa ceinture en beau ruban de moire antique.

Elle s'approcha de Bénoni et lui tendit la main avec grâce.

Le marié la conduisit jusqu'à la voiture et y prit place à côté d'elle.

Le père Sansfaçon et celui qui devait servir de père à Bénoni prirent place dans la voiture en face des mariés.

(La suite au prochain numéro.)

rai de ses nouvelles. A bon entendez, Salut.

X. Y. Z.

Dépêche de ROME.

(Cablegramme spécial au *Vrai Canard*.)

Rome 28 Janvier 1881.

A la demande de l'hon M. Langevin, Vallée, Tarte, Thibault et autres, la congrégation des rites a décidé qu'à partir du 1er Janvier 1881 St Pacifique, deviendrait le patron des conservateurs du Canada. Aux offices de ce saint on devra brûler les cierges par les deux bouts. L'officier portera des habits bleus.

On commencera sous peu le procès canonique de St-Dicat.

Quartier St. Jacques.

Le *Vrai Canard* a toujours la puce à l'oreille.

Contribuables du quartier St-Jacques, soyez sur vos gardes.

Nous avons rencontré l'autre soir Domme, le célèbre magister.

Il était dans le clos de bois au coin des rues St-Catherine et Beaudry.

Il avait des manières papelardes et engageantes. Jamais on ne l'a vu aussi coulant.

Le *Vrai Canard* croit qu'il y a quelque anguille sous roche.

Si Domme se présente pour être échevin, gare aux écrivains. Nous avons encore une foule d'histoires sur son compte.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS.

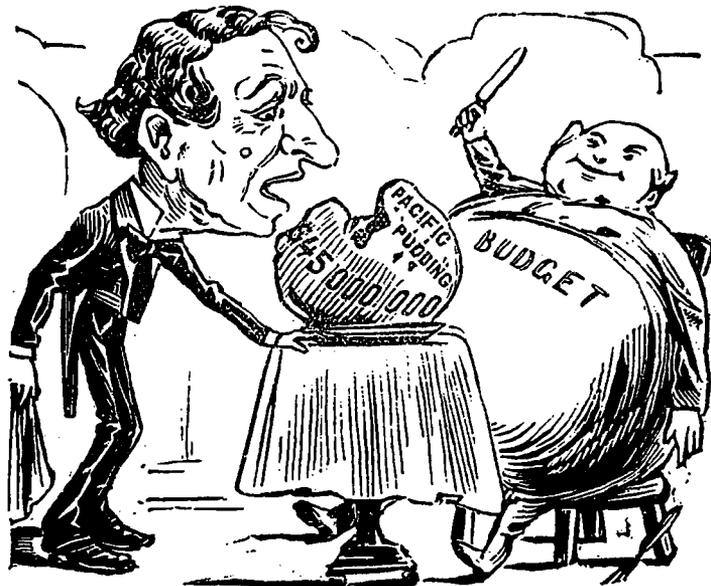
Mlle Aglaé nous écrit nous demandant comment elle doit s'y prendre pour savoir si elle est aimée par un jeune homme timide qu'elle rencontre tous les soirs dans les chars urbains. Le monsieur en question se place toujours en face d'elle et la mange des yeux.

Nous devons dire à Mlle Aglaé: Il y a un moyen fort simple. Le voici. Lorsque le jeune homme sera assis vis-à-vis de vous, sans faire semblant de rien, passez votre pied sur le sien et exercez dessus une légère pression. S'il vous aime véritablement, il rougira un peu et finira par vous adresser la parole.

L. S... nous demande comment il doit faire pour laisser entendre à une jeune fille qu'il aime éperdument et qu'il est prêt à l'épouser. Voici notre réponse: La prochaine fois que vous rencontrerez cette demoiselle et que vous aurez l'occasion de lui donner la main, recourbez l'index et grattez lui la paume de la main. Alors la jeune fille vous dira de suite ce qu'elle penso de vos visites.

R. T... Voulez-vous, monsieur le *Vrai Canard*, me dire ce que prescrit l'étiquette dans le cas suivant. Je suis invité à dîner chez mon patron, un de nos plus riches marchands de la rue Notre-Dame.

Je suis excessivement gêné et timide. En mangeant mon potage



VA-T-IL CREVER ?

JOHNNY.—Voilà trois ou quatre gros plats que je lui sers ! S'il achève de manger ce pudding là, il crevera pour sûr. Il a déjà la panse si grosse qu'il ne peut plus se porter.

je découvre un long cheveu dont une extrémité est dans ma bouche et l'autre dans mon assiette. Que dois-je faire ? enlever le cheveu avec mes doigts et le placer sur le bord de l'assiette ou l'avaler sans faire de grimaces ?

La réponse à cette question est très-difficile. Vous dites que vous êtes gêné en dinant chez une personne qui occupe dans la société une position beaucoup plus élevée que la vôtre.

Dans ce cas, à notre avis vous devez avaler le cheveu sans faire semblant de rien. C'est violer les règles les plus élémentaires de la politesse et de l'étiquette, que d'enlever quelque chose dans sa bouche, excepté dans le cas des arêtes ou les petits os de poulet. Si vous remettez le cheveu sur le bord de votre assiette ou sur la nappo vous mortifierez vos amphitryons.

M. O. F... nous demande la réponse à la question suivante :

Je dois une vingtaine de dollars à un tailleur qui me connaît depuis cinq ou six ans. La semaine dernière il m'a envoyé une lettre d'avocat. Aujourd'hui les procédés judiciaires ne sont pas encore pris contre moi. Je rencontre mon tailleur sur la rue dois-je le saluer comme d'habitude.

Non monsieur. En mettant votre compte entre les mains d'un procureur, le tailleur renonce à votre amitié. Lorsque vous le verrez venir à distance, entrez dans le premier magasin que vous verrez et demandez le prix des marchandises.

Si le tailleur vous attend à la porte et vous demande son argent sur la rue, vous pourrez le traduire en cour de police et le faire condamner en vertu de l'acte de vagabondage.

R. V... nous écrit. Dites-moi, s'il vous plaît, ce que l'honneur me commande de faire dans le cas suivant. Je suis conservateur. Je rencontre dans un hôtel un Rouge à tous crins qui me parle

politique. Au cours d'une discussion assez vive sur l'honnêteté de M. Langevin, je lui dis que ce ministre a plus d'honneur lui tout seul que tous les chefs libéraux ensemble. Il me répond en disant : " Vous avez menti ! " Que dois-je faire dans cette circonstance ?

Réponse.— Le Code d'honneur admis en Canada vous prescrit ce que vous devez faire. Lorsqu'un homme vous dit : " Vous avez menti, " vous répondez vivement : " Et vous, vous avez menti ! "

Notre dernier numéro était sous presse lorsque l'entrefilet suivant a paru dans la *Patrie* de mercredi avant dernier :

" M. Hector Berthelot du *Vrai Canard* est passé à la rédaction du nouveau *Monde*."

Momus donnant l'accolade à Morphée !

A cela nous répondrons que nous ne sommes pas plus Momus que le rédacteur de la *Patrie* et que nous n'avons aucune relation avec l'Irlandais Murphy dont il parle.

Il est vrai que notre rédacteur a accepté un engagement comme reporter au *Monde*, mais nos soirées sont libres et nous les consacrerons à rédiger notre journal. Tout en faisant la chasse aux nouvelles sérieuses, nous ferons notre cueillette de toutes les bêtises qui se passent dans ce bon public de Montréal.

Le directeur de l'Académie de Musique affiche un profond mépris pour les canadiens français et leurs journaux, et prétend que leur patronage ne vaut pas la peine d'être sollicité. La semaine dernière il annonçait à grand renfort de réclames dans la presse anglaise, l'arrivée de M. Salvini, qui est considéré comme un des plus grands tragédiens du siècle. Il croyait que son burlesque de la

rue St Jacques allait être assiégé par une foule enthousiaste, comme celle qui avait fait queue pendant deux jours pour acheter les billets des représentations de Sara Bernhardt, et informait le public avec le plus grand sérieux qu'il avait pris toutes les précautions imaginables pour prévenir les désordres qui pourraient survenir. Salvini arrive, et, je t'en fiche, pas plus d'auditoire que sur la main.

Le grand tragédien au point de vue financier a fait un four complet.

La recette a suffi à peine pour payer la location de la salle, le gaz et les musiciens. M. Thomas a été malheureux dans le choix des compagnies qu'il a engagées pour l'Académie. Le public aime les bons artistes et n'encouragera jamais les colles qui lui ont imposées depuis cinq ou six mois au théâtre du Beaver Hall.

La scène est à Montréal en cour de police.

L'avocat—Charrolier, vous avez déclaré que c'était une cruauté de faire courir quinze milles à un cheval et vous dites que ce n'est pas une cruauté de faire battre des coqs ?

—Oui, monsieur.  
—Comment ? Expliquez-vous.  
—C'est pas pareil pas en toute, un coq c'est une brute ça !

Un pauvre diable sans ressource aucune et qui ne demandait que les moyens de quitter Paris pour aller chercher sa vie ailleurs eut recours au moyen suivant pour se procurer de l'argent : il fit annoncer au public un spectacle surprenant et qu'on n'avait jamais vu encore jusqu'à ce jour.

C'était, disait l'affiche, un animal curieux, un phénomène extraordinaire, c'était un cheval qui avait la queue où les autres ont la tête et la tête placée précisément où les autres ont la queue.

Le prix d'entrée était d'un sou seulement, aussi la foule s'y rendait tous les jours et il demandait à tous ceux qui sortaient s'ils étaient contents et s'il avait annoncé la vérité. Ceux-ci qui ne voulaient pas avouer qu'ils s'étaient laissés attraper, proclamaient la vérité et cela encourageait les autres à suivre leur exemple. Aussi, il ne tarda pas à gagner une grosse somme d'argent et quand il en eut assez il partit. On sut alors que cette prétendue merveille qu'il montrait et dont on faisait tant de bruit n'était autre chose qu'un pauvre vieux cheval à moitié mort de faim qui était dans une écurie malpropre attaché à son râtelier par la queue.

A Ottawa les médecins ne gardent pas de remèdes dans leur bureau. Ils se contentent de donner des prescriptions à leurs patients.

Il y a quelques semaines un docteur va visiter un malade de la rue Dalhousie. Après avoir été examiné le patient lui dit :

—Eh bien, monsieur, qu'est-ce que j'ai et qu'est-ce qu'il faut faire ?

—Je viens de l'écrire sur ce papier, répond le médecin... Lisez. Et le malade lut ce qui suit:  
 " Le malade ira trouver le pharmacien; il lui dira ce qu'il a... et le pharmacien lui donnera ce qu'il faut.  
 —C'est 50 cents! ajoute le docteur.

**OU EST LA POLICE?** — Le comité de police a ordonné qu'un piquet de 10 constables serait stationné tous les soirs de 6 à 7 heures au coin des rues St-Joseph et Versailles. On a eût du dire que les médecins avaient conspiré ensemble pour prendre d'assaut le magasin de Jos. B. Giguère 442 rue St-Joseph où l'on trouve le vin de messe le plus pur de Montréal un vin qui a triomphé de l'analyse, un vin qui se vend à meilleur marché que partout ailleurs.

**DISSEQUE.** — Avant hier soir dans la salle de dissection du collège Victoria le professeur d'anatomie en examinant les lobes du poumon d'un sujet disait à ses élèves: "Cet homme est mort d'avoir bu des boissons frelatées qui sont de véritables poisons. Je suis sûr qu'il n'est pas une pratique de Théotimo Lanctot car il ne vend que ce qu'il y a de plus pur en fait de liqueurs. Celui qui fréquente son beau salon au coin des rues Sanguinet et Ste-Catherine, ne sera jamais malade,

**MEMENTO.** — Gravez-vous ceci dans la mémoire. Il n'y a qu'une place à Montréal où l'on puisse acheter à bon marché des fourrures de toutes espèces dans les dernières modes. C'est chez Dubuc, Désautels & Cie No 217 rue Notre-Dame

**G. BOIVIN,**  
 FABRICANT DE CHAUSSURES,  
 EN GROS.

Maison établie en 1859.

Le soussigné, tout en remerciant sa clientèle de son bienveillant patronage est heureux de porter à la connaissance du public qu'il a remporté les succès suivants à l'Exposition du Canada, à Montréal, en septembre dernier.

**Premier Prix** pour chaussures d'hommes, faites à la main.

**Premier Prix** pour chaussures de Dames, faites à la main.

**Second Prix** pour chaussures de Dames, faites à la machine.

**Second Prix** pour chaussures d'hommes, faites à la machine.

**Premier Prix Extra et Diplôme** pour amélioration dans les chaussures.

**Premier Prix Extra** pour améliorations dans les mocassins.

Ses commis-voyageurs parcourent maintenant les diverses provinces du Canada avec ses nouveaux échantillons du printemps, parmi lesquels se trouvent plusieurs lignes brevetées ou enregistrées, telles que: Bottines de marche anglaises, Mocassins bouclés, Souliers pour lacrosse, gymnase, yatch, bains &c

Le soussigné ose espérer que MM. les marchands qui n'auraient pas rencontré ses agents, voudront bien faire une visite à son établissement, et que personne ne place ses commandes du printemps avant de voir ses échantillons améliorés.

**G. BOIVIN,**  
 38, 40 & 42, Place Jacques-Cartier.  
 Montréal 15 janvier, 1881



**ANCIEN HOTEL LAJEUNESSE**  
**SAULT-AUX-RECOLLETS**  
**MAINTENANT HOTEL PELOQUIN.**

Ce splendide établissement situé à six milles de Montréal près du Sault-aux-Récollets, est toujours relié à la ville par des chemins magnifiques dans toutes les saisons de l'année.

Il réunit tout le confort imaginable, une magnifique Salle de Danse, des Salons somptueusement meublés, enfin tout ce qu'on peut désirer pour une réunion d'amis, ou un Club de Raquettes ou autres. Monsieur Pelouin, le propriétaire, offre à ses hôtes une cuisine de première classe, des vins et des liqueurs qu'il a importés lui-même d'Europe, et des cigares de la Havane. La cave et les buffets de l'Hotel sont toujours abondamment garnis et permettent au propriétaire de servir en peu d'heures un magnifique souper pour 100 personnes. Le service est fait avec une grande promptitude et les prix très-modérés.

**LE MOKA FUMANT.** — La cafetière merveilleuse dont nous parlions il y a quinze jours continue toujours de donner une vogue bien méritée au populaire restaurant de la Princesse Louise tenu par Francis Larin, au coin des rues Notre-Dame et St-Jean-Baptiste. La cafetière en question est unique en son genre, c'est un bijou dans un restaurant. On y trouve toujours un café à l'arôme excellent qui fait les délices des consommateurs. Cette cafetière magique mérite d'être vue. Etrangers à Montréal n'oubliez pas d'aller prendre un gloria ou une demi-tasse chez Francis Larin.

**FREE LUNCH.** — Le *Vrai Canard* ne connaît qu'un endroit à Montréal où il puisse prendre un véritable *free lunch*. C'est chez J. Fahey au *City Hall Shades*, No. 15 rue Gosford, au face de l'Hotel de Ville. On est certain d'y trouver toujours des huîtres fraîches du Golf, des soupes aux huîtres préparées par un cuisinier habile. Le *City Hall Shades* a la renommée de vendre les liqueurs les plus purs et de faire des *mixed drinks* avec le plus de succès. Cet établissement mérite le patronage du public.

**CE QUI DOIT ETRE LE PLUS INTERESSANT.**

Les nouvelles plus Intéressantes à voir sur un journal pour une famille economique doivent être sans contredit ce qui vient au secours de sa bourse. C'est pourquoi croyant faire plaisir aux amis du Bon Marche, nous leur donnons d'ici au 15 février des avantages considérables.

Maintenant que l'inventaire est terminé nous avons fait une réduction sur toutes les lignes de marchandises en magasin. Tous coupons de 1, 2, 3, 4 à 5 verges de Drap, Tweed Tricots, Etoffes à robe, Serge, Frange et autres. nous avons donné ordre à nos employés de les vendre à 50 cts. dans la piastre. Lisez cette annonce attentivement et vous vous rendrez en foule lundi matin afin de faire votre choix.

591 RUE STE-CATHERINE 591  
 chez  
 Lotendre Arsenault & Cie.

**AGENCE DE QUEBEC.**

M. F. Béland No. 264 rue St. Joan est notre seul agent autorisé à Québec.

**AU CANARD**  
 No 925 RUE STE-CATHERINE.  
 RESTAURANT POPULAIRE  
 Salons privés, Pianos, Vins li-  
 queurs extra-fines.

Jos. MORACHE

**TABAC**  
 A  
**CIGARETTES**  
**SARA BERNHARDT.**  
**B. C. No. 1**  
 75 Cts. la LIVRE

Fabrique expressément pour  
**C. CUNNINGHAM,**  
 172—RUE NOTRE-DAME—172  
 MONTREAL.

**CHANSON NOUVELLE.**  
 Cela ne se dit pas "chansonnetta" 25c  
 (Chantée avec un immense succès par  
 Madame Jehin Prume.)  
 Publié par

**ERNEST LAVIGNE,**  
 237, rue Notre-Dame,  
 Expédiée franco sur réception du prix  
 marqué, (en timbres-postes de 1 ou 3  
 centimes.